

La démocratie hantée Entretien avec Bernard Stiegler

Frédéric Rondeau

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rondeau, F. (2007). La démocratie hantée : entretien avec Bernard Stiegler. *Spirale*, (216), 38–39.

La démocratie hantée

Entretien avec Bernard Stiegler

Propos recueillis par FRÉDÉRIC RONDEAU

Dans cet entretien, Bernard Stiegler revient sur la notion de « télécratie » en rappelant les raisons de sa dominance dans les démocraties industrielles, son existence fondamentalement technique avant d'être politique, en plus des usages de la technologie à notre disposition afin de créer des nouveaux lieux de commun (des « milieux associatifs »). Philosophe influent, Bernard Stiegler est directeur du Département du développement culturel du Centre Georges Pompidou, docteur de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. De son œuvre importante, il faut notamment relever les deux tomes de la *Technique et le temps* (1994 et 1996), la trilogie *Mécréance et discrédit* (2004 et 2006) et le texte intitulé *Passer à l'acte* (2003). À la suite de *La télécratie contre la démocratie et de Réenchanter le monde*, Bernard Stiegler a aussi publié avec Marc Crépon, *De la démocratie participative. Fondements et limites*. La seconde partie de cet entretien est disponible en ligne sur le site du magazine [www.spiralemagazine.com].

SPIRALE — Bernard Stiegler, nous sommes, dites-vous, à l'ère de la télécratie. La télécratie — qui engendre de la « misère symbolique », notamment par le démantèlement des institutions de la démocratie, mais aussi par la commercialisation de l'individu — constitue un « modèle industriel qui a conduit à la destruction du désir¹ ». Elle cause ainsi ce que vous appelez de la « dissociation ». Une des grandes originalités de vos travaux consiste en l'étude des rapports entre la technique et le politique. Vous postulez que la technique est non seulement une composante essentielle des rapports de l'homme avec le monde, mais qu'elle agit comme le véritable lieu de constitution de la *philia*. Vous en appelez ainsi à l'élaboration d'un

nouveau modèle industriel puisque le modèle actuel détruit, selon vous, cette *philia*. De quelles façons et par quels moyens la télécratie détruit-elle actuellement la démocratie ?

BERNARD STIEGLER — Je dirais d'abord que la démocratie est toujours hantée par une télécratie. Mais il serait important de parler plus généralement de la société politique. Pour moi, celle-ci est constituée par un rapport technique entre les individus. Ce rapport technique est aussi un rapport symbolique, médiatisé par une technique du langage. Il s'agit en l'occurrence de l'écriture (dans la cité grecque comme dans le royaume de Judée). Ce qui fait l'unité des Grecs et des Juifs — et qui conduit à la société occidentale —, c'est le médium de l'écriture. Avec les sophistes, le pouvoir de l'écriture est précisément ce qui est condamné par les philosophes en tant qu'utilisation de ce pouvoir pour la manipulation des esprits. Lorsque la philosophie grecque naissante condamne la sophistique, elle condamne déjà une télécratie. C'est-à-dire un pouvoir de contrôle à distance. Typiquement, dans le *Phèdre* de Platon, le texte écrit télécommande ou téléguide Phèdre lui-même, ce jeune homme qui a sous le bras le rouleau d'un discours rhétorique fait par un sophiste. Lorsque, dans le *Protagoras*, Socrate dit qu'il faut faire attention au discours que l'on achète au sophiste — puisque, quand on l'emporte, non pas dans un flacon ou un sac, comme lorsqu'on achète un aliment chez un épicier, mais directement dans notre âme, on peut s'empoisonner l'esprit —, il parle déjà du contrôle télécratique de l'esprit. C'est ce même contrôle qui est à l'œuvre aujourd'hui lorsque, par exemple, on regarde un média audiovisuel, que l'on intériorise immédiatement ce que l'on voit et que l'on se trouve du même coup transformé en « temps de cerveau disponible ». C'est ce qui procède de nos jours de psychotechnologies qui constituent un psychopouvoir. Ce contrôle est aujourd'hui

pratiqué massivement par le *marketing*, par la publicité, par les médias de masse. La télécratie n'est pourtant pas seulement un phénomène contemporain : c'est tout ce qui est lié au pouvoir de la distance, du contrôle à distance. D'une certaine manière, on pourrait dire que l'homme est d'emblée inscrit dans ce problème du contrôle à distance. Un chasseur, par exemple, attrape des proies à distance avec des flèches, à la différence d'un oiseau qui attrape ses proies avec ses propres griffes.

C'est ainsi que la distance, le *telos*, est constitutif du rapport de l'humain à lui-même. Dans ce *telos*, il y a d'un côté, le *telos* du motif, de la finalité, comme chez les Grecs, ou, en d'autres mots, le *telos* de l'objet du désir. De l'autre côté, il y a le *telos* comme contrôle à distance, soit la télécratie. Cela étant, ce dont je parle essentiellement, c'est de la situation française. Je ne me permettrai pas de parler des autres pays que je ne connais pas, même si je pense néanmoins à l'Italie, à l'État de la Californie, à la Thaïlande et au Japon, où il y a aussi une énorme domination du pouvoir télécratique sur la démocratie. Actuellement, en France, ce dispositif télécratique est devenu la règle de fonctionnement de la démocratie. Ce qui aboutit, autrement dit, à l'annulation de la démocratie. Dans la dernière campagne présidentielle, Ségolène Royal, par exemple, a dit qu'elle voulait développer une démocratie participative. Mais toute démocratie est participative. Une démocratie qui n'est pas participative n'est pas une démocratie. Alors pourquoi ce pléonasse ? Parce que la démocratie est en danger. Nous sommes maintenant en France dans une situation de démocratie formelle. Je ne le dis pas simplement au sens où Karl Marx avait parlé de la démocratie formelle de la bourgeoisie, mais au sens où nous sommes dans une démocratie qui ne représente plus personne mais constitue un système, ce que l'ex-

trême droite appelle l'*establishment*. Il est terrible que la réalité politique donne raison à l'extrême droite. Vous vous doutez que je ne suis pas du tout d'extrême droite, mais la réalité est que la démocratie actuelle ne fonctionne plus. Et je crois que cela tient au fait que se sont développés, dans les dernières décennies — et ce, dans le monde industriel occidental —, des modèles d'organisation de la société qui ont créé un état de « dissociation » symbolique.

SPIRALE — Cette notion de « dissociation » s'inscrit dans la logique du « biopolitique » proposée par Michel Foucault et correspond au passage de la société disciplinaire à la société de contrôle. La nouvelle organisation du capitalisme — le « capitalisme cognitif » — qui a pris forme dans les années quatre-vingt-dix, s'est construite autour de ce que vous nommez la « canalisation des désirs² ». Cette économie tire sa plus-value de la vie elle-même, de la vie comme valeur marchande, en offrant — notamment aux publicitaires en ce qui concerne les médias de masse — ce « temps de cerveau disponible » que vous évoquiez. Il faut, bien entendu, chercher à sortir de ce circuit, mais comment considérez-vous que l'on peut remettre en marche le processus de « sociation » ?

BERNARD STIEGLER — Une société humaine fonctionne correctement lorsqu'il y a production d'individuation psychique et collective, au sens de Simondon, et en cela production de singularités. Ce qui fait que ces singularités peuvent se rencontrer et s'estimer les unes les autres, et se désirer, est cela qui fait une société épanouie. C'est l'idéal de la Grèce athénienne où chaque citoyen doit pouvoir affirmer et nourrir ainsi les autres citoyens. C'est évidemment un idéal et en Grèce antique, il y avait beaucoup de conflits. Cependant, la Grèce invente justement une société où l'on commence à penser le conflit comme structure dynamique de base

de la société — et où l'on tente de faire de ce conflit une dynamique pacifique. Néanmoins, une société à la fois dynamique et pacifique est un processus d'individuation collective qui donne à ses membres, c'est-à-dire à ceux qui composent ce processus, la possibilité de s'individualiser psychologiquement et singulièrement au sein même de l'individuation collective. Pour que cela se produise, il faut que cette société cultive des milieux associés, qu'il faut d'abord considérer comme des milieux symboliques. Car tous les milieux humains sont symboliques. L'agriculture, le travail, les relations amoureuses forment des milieux symboliques. La perte du symbolique conduit toujours vers la production d'un enfer. Or, je pense que nous sommes actuellement dans une société de désymbolisation, parce que les milieux associés sont détruits par la dissociation, c'est-à-dire par la télécratie.

Un milieu associé, c'est ce par quoi Aristote définit d'abord l'homme, à savoir, le langage. Aristote définit l'homme comme *zoon logon* : vivant qui parle. Un milieu associé est structuré de telle manière qu'on en fait partie dans la mesure où l'on fait circuler des énoncés qu'on destine à des gens qui sont susceptibles de nous les renvoyer. Cela veut dire que dans un milieu associé, le destinataire est aussi nécessairement un destinataire, et réciproquement. D'autre part, en nous destinant des énoncés, nous nous transformons. Si je vous dis quelque chose, c'est pour vous transformer. Ou bien ce que je vous dis ne vous dit rien. Cela veut dire que si je destine un énoncé à quelqu'un et qu'il reçoit cet énoncé, il me renvoie sa transformation. Il se produit ainsi un circuit de transformation. Or, dans ce circuit, c'est le langage lui-même qui se transforme. Telle est une structure de milieu associé au sens fort. Je ne peux m'impliquer dans mon travail que si je m'approprie ce qu'on me demande de faire et que je renvoie quelque chose que l'on n'attendait pas, qui vient en plus. On pourrait appeler cela une plus-value symbolique et qui crée aussi souvent de la plus-value économique. Dans un monde comme cela, lorsque l'on est heureux de travailler, on s'individualise par le travail et on en transforme, par le fait même, le milieu. On renouvelle les objets, les

objectifs, les façons de faire, les outils, les méthodes. Cela, c'est le travail. Je pourrais parler de toutes sortes d'autres milieux associés. Mais ce que je voudrais dire maintenant, c'est que cette organisation, que j'ai appelée dans la *Misère symbolique* (Galilée) le circuit du désir, est ce qui depuis deux siècles tend à être interrompu par une organisation industrielle de la division du travail. Ce dont je parle est ce que Max Weber décrit comme la rationalisation de la société, qui consiste d'abord dans la séparation des producteurs et des consommateurs. Pour augmenter la productivité des travailleurs, on transfère dans les machines leur savoir et on les transforme en prolétaires, en personnes qui n'ont plus de savoir. À partir du moment où, travaillant, les gens ne développent plus de savoir, ils ne travaillent plus à proprement parler : ils sont employés. Le travail consiste à se travailler soi-même. À se transformer soi-même. Le livre de Friedmann, *Le travail en miettes*, qui a été publié en 1956, parlait de cette destruction par le travail.

SPIRALE — La distinction que vous faites entre « employé » et « travailleur » repose donc sur le fait que le travail est une activité idiomatique et, par le fait même, créatrice de singularité, alors que l'emploi ne comporte pas cette fonction d'individuation.

BERNARD STIEGLER — Oui. Friedmann, par exemple, parle de cette organisation du travail qui a consisté à segmenter et à mettre le maximum de savoir dans les machines pour ne pas dépendre des travailleurs, pour pouvoir les licencier beaucoup plus facilement et pour augmenter la productivité. Les machines ont aussi, bien entendu, beaucoup d'effets bénéfiques. Il ne s'agit pas de condamner l'industrie, mais d'analyser les effets pervers de l'industrie qui ont été identifiés par le capitalisme lui-même dans les années soixante-dix. Luc Boltanski et Ève Chiapello, dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, montre comment, dans le discours du patronat au cours des années soixante-dix en France, la démotivation au travail devient un vrai problème. Cependant, ce modèle de production s'appliquera de plus en plus à la consommation ; je veux dire que le développement des industries de services conduit à la destruction des savoir-vivre des

consommateurs, et non seulement des savoir-faire des producteurs

C'est la question de l'économie libidinale-capitaliste. Le problème du capitalisme est qu'il est structurellement en surproduction et que, pour absorber ses excédents de production, il est obligé de stimuler artificiellement la consommation et donc de détourner l'énergie libidinale vers les objets de sa production. La difficulté tient au fait que la façon de socialiser ces objets épuise très rapidement le désir que le marketing détourne vers eux, ce qui fait que ces objets deviennent de plus en plus vite et structurellement jetables, non durables, une situation qui engendre de nos jours la question d'un développement industriel devenu autodestructeur. Cela sert à très court terme les intérêts du marché en renouvelant en permanence le parc des objets de la consommation, mais cela détruit aussi toute solvabilité et toute viabilité de la vie terrestre à un terme qui est de plus en plus proche.

Cette captation du désir, organisée par le capitalisme pour orienter la libido sur les objets de la consommation, suppose l'application de règles de calcul au désir. Or, les objets du désir sont des objets qui, par nature, sont incalculables. Le résultat est que la canalisation du désir, soumis à la calculabilité, finit par détruire la structure même du désir. Cela engendre une mise à nu qui fait apparaître la pulsion, comme si nous écorchions la peau de l'humanité même. Mais cette situation est aussi produite par le fait qu'on a appliqué aux « milieux symboliques » : le langage, l'image, la musique, bref ce qui relève de la communication humaine, la même organisation industrielle du travail, ce qui fait qu'il y a des producteurs d'un côté et des consommateurs de l'autre. D'un côté des destinataires et de l'autre des destinataires. Cela a pour effet de casser le circuit de la transindividuation que j'évoquais tout à l'heure, c'est-à-dire le circuit des milieux associés ou ce que j'appelle la *sociation*.

SPIRALE — C'est précisément ce que vous nommez le « populisme industriel », au sens où il s'agit d'une organisation anesthésiante de l'intelligence et du désir et donc, d'une époque où l'on assiste à un asservissement du symbolique par l'industrie.

BERNARD STIEGLER — Oui. Le règne de la télécratie est ce qui combine une dissociation des milieux associés symboliques et une augmentation systématique du temps de cerveau capté par des grands médias de masse et surtout par la télévision pour canaliser l'attention des gens, pour capter leur libido sur les objets. Cette captation va finir par détruire cette libido, c'est-à-dire cette attention, ce qui engendre le déficit attentionnel, qui est un fléau aussi bien social que psychique. Tel le « populisme industriel », qui consiste en une exploitation industrielle et systématique de la pulsion. C'est la combinaison de ces deux choses qui donne la télécratie. Par ailleurs, un élément de contexte très important — et qu'il faut préciser pour bien comprendre ce qui se joue derrière tout cela —, c'est que cette organisation se développe dans ce que l'on appelle les « sociétés de service ». La télévision est une économie de service. C'est un service de distraction qui a pris une importance énorme puisqu'il monopolise presque tout le temps libre des gens en dehors des temps de travail, de transport et de repos, et ce, au niveau mondial, ce qui en fait une entreprise colossale et sans précédent dans l'histoire humaine. Il ne s'agit néanmoins que d'un cas de société de service et nous vivons dans un monde où les économies de service qui se sont développées nous déchargent petit à petit de nos savoirs, c'est-à-dire de nos capacités à participer à des milieux associés. Elles nous disent de ne plus nous occuper de tout cela : ne faites plus la cuisine, n'élevez plus vos enfants, ne vous occupez plus de vos vacances. Nous nous occupons de tout. Tout comme les prolétaires désapprennent à travailler et se retrouvent sans « savoir-faire », le consommateur se retrouve sans « savoir-vivre ». Ce qui cause la perte de lien social et crée une dépendance à la société de service. C'est aussi un élément essentiel de la télécratie. ☹

1. Bernard Stiegler, *La télécratie contre la démocratie. Lettre ouverte aux représentants politiques*, Paris, Flammarion, 2006, p. 18. Voir, en ces pages, l'article de Filippo Palumbo, « La politique comme économie libidinale », consacré à cet essai.
2. Bernard Stiegler & Ars Industrialis, *Réenchâtrer le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion, 2006, p. 11. Voir, dans ce numéro, l'article de Frédéric Rondeau, « La relance du désir », consacré à cet essai.